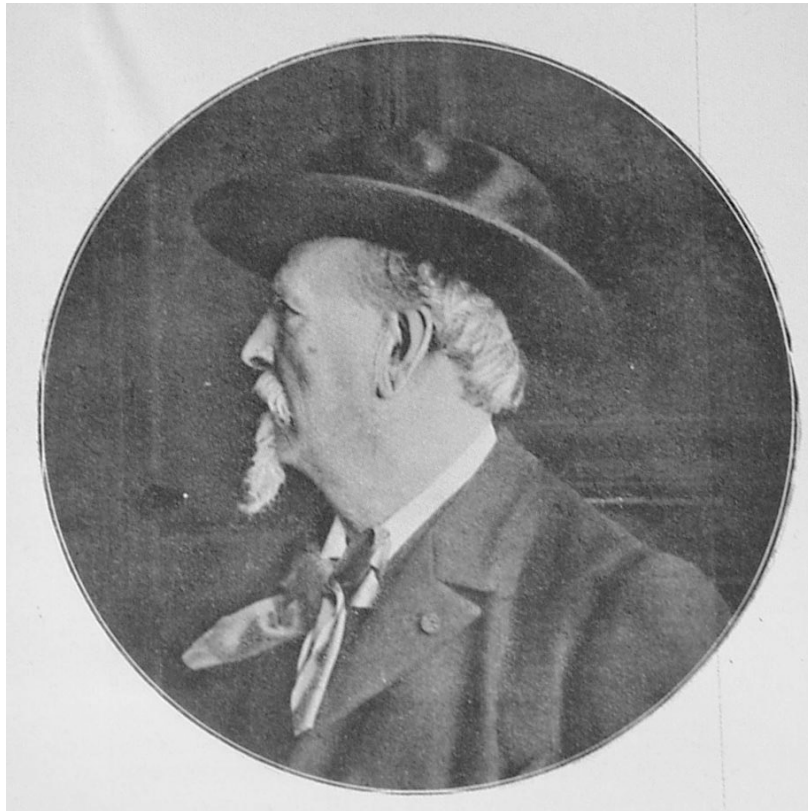


# **Antoine Albalat**

(Brignoles 1856 - 1935)

**Frédéric Mistral,  
sa vie, son œuvre**



[Frédéric Mistral en 1907]

**Paris - 1882**

## Frédéric Mistral

Quelle que soit leur part d'individualité créatrice, on peut établir l'origine et la filiation de la plupart des grands écrivains. M. de Hérédia est né de Leconte de Lisle. Leconte de Lisle est né de Victor Hugo. On retrouve dans Chénier et dans Vigny les commencements même de Victor Hugo. Le Lamennais de l'*Indifférence* est fils de Rousseau par le style. Chateaubriand sort de Bernardin de Saint-Pierre, Bernardin de Rousseau, Rousseau de Richardson et de Montaigne, Montaigne d'Amyot et de Sénèque, Pascal lui-même descend de l'admirable Guès de Balzac qui avait fixé avant lui la langue, sinon le style, des *Pensées*. A partir de Ronsard, prosateurs ou poètes, nos auteurs français peuvent être considérés comme les descendants d'une même famille, dont on pourrait tracer la généalogie, d'après la transformation et l'évolution des procédés d'écrire.

Le chantre de *Calendal*, du *Rhône* et de *Mireille* est un des rares artistes qui n'ont eu dans leur propre langue ni prédécesseur ni modèle. Sa place est à part, aussi bien dans la littérature provençale que dans la littérature française, puisqu'il relève des deux par son texte et par sa traduction; et c'est pour cela que cette physionomie est si séduisante, au point de vue de l'analyse esthétique et des explications d'art. Montrer en quoi consiste son génie; expliquer sa valeur à ceux qui ignorent sa langue; faire, pour ainsi dire, toucher du doigt la signification et la grandeur de ce talent; il m'a semblé qu'une telle étude serait bien accueillie du public. Mistral est toujours d'actualité. Sa gloire n'est plus seulement provençale, elle est française, elle est européenne. En Allemagne, la patrie de l'érudition effrénée, qui a connu avant nous nos épopées du moyen âge et qui étudiait le provençal avant la renaissance félibréenne, il existe une chaire publique où l'on commente *Mireille*! La célébrité de Mistral est universelle. Ceux mêmes qui n'ont pas lu ses œuvres savent que ce nom est celui d'un grand poète. On lui a offert d'être de l'Académie, la musique de Gounod a popularisé le meilleur de ses poèmes, si bien qu'aujourd'hui, grâce à cette renommée victorieuse, les deux langues sœurs ont fraternisé, se sont réconciliées et *Mireille* est définitivement naturalisée française.

Nous laisserons de côté, dans cette étude, le rôle et l'influence exercés par le grand écrivain méridional sur le mouvement de la renaissance de la langue provençale et sur l'éclosion des nombreux poètes engendrés par sa féconde initiative. Nous nous bornerons à analyser le génie de Mistral dans sa substance la plus intime; nous essayerons de montrer par quels secrets de facture, par quels procédés inconscients il est arrivé à l'expression parfaite de l'art; en quoi consiste la force intérieure et continue de son inspiration, l'éloquence profondément simple de sa vision de la nature et des êtres, ce qui constitue chez lui le peintre supérieur et le narrateur inimitable. Nous négligerons les considérations secondaires et les points de vue généraux, déjà traités maintes fois, les alentours et les milieux qui ont provoqué et accompagné la publication de *Calendal* et de *Mireille*, pour nous renfermer dans l'unité d'un examen plus technique, dont la critique littéraire a le tort de trop souvent s'écarter. C'est l'artiste que nous voulons étudier et non le chef d'école, et l'écrivain plutôt que le savant, car il y a aussi chez Mistral un savant, l'auteur du *Dictionnaire provençal*, digne d'un Estienne ou d'un Littré. Le caractère spécial de l'œuvre de Mistral, c'est qu'elle n'est pas, en effet, uniquement une production d'art; elle contient de plus et elle a déterminé une véritable résurrection de la langue provençale. Cette langue, qu'il a maniée si superbement, elle était avant lui, on peut le dire, à peu près discréditée, et on ne la croyait plus capable de produire de grands poèmes comme aux

anciens âges. Elle avait cependant enfanté la *Chanson de la croisade contre les hérétiques d'Albigéois*, une admirable épopée de 10.000 vers qui, dit Mistral lui-même, dans une note inédite que nous avons sous les yeux, si elle n'a pas l'élan et le tour populaire de la *Chanson de Rolan*, a plus qu'elle la chaleur du récit, la couleur, l'accent du vrai, la splendeur homérique des batailles et la pitié pour la cause vaincue. C'est une œuvre de témoin oculaire plus que de littérature, mais c'est une œuvre palpitante de vie, de conscience nationale et hors de toute convention. L'ancienne langue provençale a eu ses romans exquis comme Jaufre, Flamenca et autres poèmes de tout genre qui, détruits par le temps ou négligés par un long dédain, sont exhumés peu à peu par les philologues.

Cette belle langue, négligée depuis des siècles, Mistral l'a tout d'un coup miraculeusement vivifiée; elle a reconquis ses droits; on ne la confond plus avec les patois provinciaux, et les œuvres qu'elle a engendrées ont mérité d'être, en quelque sorte, considérées comme des branches nouvelles de notre littérature nationale française. C'est peut-être la plus saisissante originalité de Mistral d'être arrivé à créer une langue en voulant créer une œuvre.

Cette considération seule suffirait pour placer l'auteur de *Mireille* dans un rayonnement supérieur à tous les mérites. Ceux qui, comme nous, peuvent suivre dans le génie des mots la portée de sa restauration linguistique et qui ont étudié de près l'école des talents nouveaux qu'a suscités son exemple, ceux-là ont pour Mistral des motifs d'admiration invincibles, et trouvent naturel qu'on l'ait appelé à la fois un Homère et un Littré. Par sa liberté de tournures, par sa force native et son réalisme hardi, par ses mots composés grecs et latins, par sa couleur populaire et son intensité d'images, enfin par la facilité avec laquelle elle se prête à la création individuelle, la langue provençale offrait des ressources de renouvellement et de rajeunissement que Mistral a exploitées avec une science et une intuition incomparables. Je ne connais que l'espagnol qui l'emporte sur elle. La ressemblance de l'espagnol, qui allie la douceur italienne à la rudesse arabe, avec le provençal où fourmillent des proverbes qui eussent passionné Sancho, est une chose extrêmement frappante; et les Provençaux seuls peuvent se faire une idée du chef-d'œuvre que serait *Don Quichotte* traduit dans leur propre langue. Cet idiome du peuple, parlé par les paysans, Mistral le connaissait et le parlait aussi, sans doute; il vivait avec le peuple, au milieu des travaux des champs, en communication directe avec le langage et les mœurs rustiques; mais Mistral parlait aussi français; et, comme il n'était ni cultivateur ni ouvrier, mais un avocat et un monsieur, on lui a reproché de s'être assimilé factivement la langue qu'il a employée et d'avoir écrit en provençal par dilettantisme de lettré, à peu près comme Balzac écrivait le vieux français des *Contes drolatiques*. Nous avons voulu savoir ce que Mistral pensait de ce reproche, et voici l'explication qu'il a bien voulu nous adresser:

— Elevé dans une famille de propriétaires ruraux qui ne parlait que le provençal, dans un village et une région où l'on ne parle que cette langue, au milieu d'illettrés qui la parlaient d'instinct et dans toute sa richesse de locutions traditionnelles, je n'aurais pas été un homme, ni surtout un poète, si, pour quelques années de collège et de leçons banales, j'avais dépouillé ma nature et toute cette masse d'impressions ambiantes où mon âme se baignait.

Cinq ou six ans de classes au lycée d'Avignon et trois ans d'étude libre à la Faculté de droit d'Aix n'étaient pas suffisants pour me passer au laminoir. Au contraire, cette accoutance avec des fils de bourgeois qui, parce qu'ils parlaient plus aisément que moi, semblaient le prendre de haut avec mes façons rustiques, ne fut pas sans choquer ma fierté enfantine de Provençal intact; et cet orgueil de race, si peu raisonné qu'il fût, me rendit patriote et revendicateur. Et, dès l'âge de douze ans, pour affirmer ma résistance à l'assimilation de l'instruction officielle, je rimais en provençal.

Ma rencontre avec Roumanille, quelques années après, me trouva donc tout prêt à marcher avec lui; et dévoré du désir de relever ma *caste* (pour moi c'étaient les

paysans, les hommes de la terre, comme ils s'appellent entre eux) par la réhabilitation de son parler naturel, je fus heureux de recevoir, d'un poète provençal qui déjà faisait ses preuves, la certitude de ne pas me bercer d'une illusion. Ce ne fut donc qu'exceptionnellement, en 1848, sous le coup de l'enthousiasme qui enivra toute la jeunesse, que j'écrivis en français deux ou trois chants politiques.

C'est encore le désir, la passion patriotique de restaurer l'honneur de mon peuple et de ma race par l'exposé scientifique de son langage national, qui me fit entreprendre la formidable tâche du *Trésor du Félibrige* ou Dictionnaire de la langue parlée dans le Midi. Je voulais par là même forger un instrument pour les ouvriers de la Cause.

On s'explique maintenant la facilité avec laquelle Mistral s'est assimilé le langage provençal au point d'écrire avec le relief, la saveur de terroir, l'authenticité indigène des mots les plus expressifs; comment l'usage du français n'a pas décoloré sa langue natale, et par quel élan de vocation naturelle il a transformé un instrument trivial en une forme littéraire exquise. Evidemment, son entreprise n'eut rien de prémédité. Cette métamorphose s'est accomplie par un entraînement spontané. Bête comme un génie, disait Duclos, qui, pour son compte, eut toujours de l'esprit. Lorsqu'on a étudié les causes déterminantes, les germes et les milieux qui expliquent les auteurs, il reste toujours une clef à trouver, un mystère à éclaircir, le dernier *pourquoi* de leur talent et de leur tournure d'esprit; et, plus l'auteur a de génie, plus l'énigme devient impénétrable, j'allais dire divine.

En essayant d'élucider les procédés et la filiation de Mistral, il serait injuste d'oublier la part d'influence qu'ont eue les encouragements du poète avignonnais Roumanille sur la direction du maître provençal. C'est Roumanille qui le conseilla, le devina et lui inspira l'idée du mouvement de restauration dont *Mireille* devait donner le signal, en le décidant à écrire des vers provençaux et non des vers français. Cette influence d'un homme compétent, expert dans son idiome et lucide dans son art, ne diminue pas l'originalité et l'initiative de Mistral. Si les exemples de poésies indigènes étaient nombreux avant lui, personne, pas même Roumanille, auteur délicat des *Oubreto en vers* et des *Margarideto*, n'avait encore réussi à ennoblir une langue qui ne semblait faite que pour les facéties et les *galéjades*. Mistral a eu des divinateurs, mais non pas des précurseurs. Son innovation lui est personnelle et sa gloire reste intacte.

Mais ce n'est pas assez d'avoir écrit des chefs-d'œuvre dans une langue condamnée aux productions médiocres, Mistral, son monument achevé, a réuni les matériaux dont il s'était servi, et, canalisant sa source pour que tous y puissent boire, il a publié son *Dictionnaire provençal-français*, fruit d'un labeur et d'une investigation qui ont duré des années. C'est une œuvre qui suffirait à l'honneur d'une vie littéraire, une compilation qu'on ne remplacera pas, dont le profit dépasse la portée d'une utilité départementale et que les savants consulteront toujours, lorsqu'ils voudront étudier l'histoire étymologique comparée des deux langues parlées sur notre territoire. Le travail que Littré a fait pour le français, Mistral l'a fait pour le provençal, avec autant de recherche, de scrupule et de minutie. Tous les mots s'y trouvent dans leurs différentes acceptions et leurs diverses citations à travers les auteurs et les dialectes régionaux. La science et l'autorité de ce répertoire ont placé *Mireille* dans une position inattaquable de sincérité, du moment que l'auteur donnait au public les moyens de contrôler l'instrument qu'il avait employé.

Le succès de *Mireille*, le chef-d'œuvre de Mistral, on le sait, ne vint pas de la Provence, mais de Paris, et c'est la publicité de la capitale qui servit cette fois la cause de la décentralisation. Le public provençal se montra d'abord rebelle à cette tentative de restauration littéraire, tant il avait pris l'habitude de mépriser sa propre langue. Les Méridionaux hésitèrent à adopter *Mireille* et, même aujourd'hui le Félibrige laisse une partie des lettrés de ce beau pays encore bien sceptiques et souriants. A ce propos, on

a accusé Mistral d'avoir créé sa langue, inventé ses mots, écrit un provençal qu'on ne parle pas. L'auteur de *Mireille* a toujours protesté contre ce reproche, et voici de nouveau ce qu'il nous écrit, à ce propos :

— Dans toute mon œuvre, assez variée pourtant et assez considérable, *je n'ai pas inventé un SEUL mot*, respectueux que j'étais, que je suis encore du génie de ma langue et de son critérium, qui est l'usage populaire. Il n'y a qu'à feuilleter mon Dictionnaire pour voir à toutes les pages que nos dialectes encore vivants sont d'une richesse extraordinaire. Pour qui sait les fouiller, c'est une forêt vierge, et il est bien plus simple, plus facile surtout, de cueillir une fleur que d'en inventer une. Qu'on lise *Mirèio* devant n'importe quel paysan du pays d'Arles, ou même de Provence, et l'on verra si ma langue n'est pas toujours comprise sentie et goûtée. Il n'y a que les citadins, les *franchots* et les *moussus*, qui soient embarrassés par certains mots de nos campagnes.

Cet essai, que Mistral demande, a été fait maintes fois et les applaudissements les plus lucides ont toujours accueilli les lectures publiques des œuvres de Mistral. J'ai, pour ma part, lu au fond d'un village de Provence, à une vieille femme du peuple, trois chants de *Mireille*. Non seulement elle comprit, mais certains termes que je ne saisissais pas furent salués par elle d'un sourire d'admiration, comme d'anciennes connaissances.

— Oh! les vieux mots! disait-elle. Où va-t-il les dénicher? Mon père les disait autrefois... Aujourd'hui nous ne parlons plus si bien. Attendez, ça veut dire...

Et elle me donnait la signification du mot même qu'avait traduit Mistral. Le seul inconvénient qu'offre la tentative d'une restauration littéraire de la langue provençale, c'est que cet idiome n'a pas d'unité, et qu'on ne le parle pas de la même façon à Avignon, à Toulon ou à Marseille. Il y a des différences, non de construction, mais de mots, dont quelques-uns, comme *mas*, ne dépassent pas la vallée du Rhône (1). L'avenir de la tentative d'unification linguistique poursuivie par le félibrige, avec l'appui glorieux de Mistral, est une question dont l'examen nous entraînerait trop loin.

La traduction de *Mireille* et la publication du Dictionnaire ont prouvé que Mistral connaissait aussi profondément le provençal, sa langue natale, que le français, langue de ses habitudes et de son intelligence. Dans sa jeunesse, il avait, disions-nous, débuté par des vers français insérés dans divers journaux de province, à l'époque où il cherchait l'orientation que lui révéla la lecture des poésies de Roumanille. Mistral aurait-il été bon poète français? Je ne le crois pas. Comme tous les hommes exceptionnels, malgré ses premières hésitations, il n'a pas choisi sa voie, et on imagine difficilement qu'il eût pu être autre chose que ce qu'il est. Poète français supérieur, ses ouvrages n'eussent pas été plus lus, ne lui eussent pas attiré plus de réputation; et c'est précisément, pour un auteur de nationalité française, une originalité rare d'être arrivé à être célèbre au rebours des autres, non par son texte, compris d'un petit nombre, mais par une traduction. Il est vrai que cette traduction dégage une véritable saveur d'exotisme. Cela a l'air de se passer à l'époque des patriarches, dans quelque contrée lumineuse d'Orient. Il est regrettable qu'il n'y ait pas plus d'artistes qui consentent à devenir traducteurs. Nous tiendrions alors l'idéal des traductions: un auteur expert dans les deux textes et qui s'interprète lui-même. Mais ne nous attardons pas dans cette question de langue et de traduction qui, à elle seule, mériterait une étude; contentons-nous d'examiner la valeur intrinsèque de l'œuvre de Mistral et les caractères particuliers de son génie.

Un dernier point reste à éclaircir avant d'aborder cette étude du talent de Mistral. Lamartine passe pour avoir signalé le premier, en 1859, le poème de *Mireille*, auquel l'auteur avait travaillé sept ans. Voici, pour être juste, la vraie mise au point. Le poète Adolphe Dumas, qui était de Cabanes, village voisin de Maillane, étant venu voir Mistral en 1858, avait lu *Mireille* en manuscrit. A la suite de cette lecture et après l'impression du poème, il écrivit les lignes suivantes dans la *Gazette de France*:

— La *Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien: on me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie Française viendra dans dix ans, selon son habitude, consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avant les siècles, mais je veux être le premier à Paris qui aura découvert ce qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes des Gallus et des Scipion.

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste.

L'accueil fait par la presse fut triomphal sur toute la ligne. H. d'Audigier (La Patrie), Louis Jourdan (Le Causeur), Paul d'Ivoi (Le Messenger de Paris), Arm. de Pontmartin (L'Union), Jules de Saint-Félix (Le Courrier de Paris), Barbey d'Aurevilly (Le Pays), Taxile Delord (Le Siècle), Louis Ratisbonne (Le Journal des Débats), Clém. Caraguel (L'Opinion Nationale). Pierre Véron (Charivari), Hip. Lucas (Le Siècle), L. de Wailly (L'Illustration), Alb. Second (L'Univers Illustré), firent coup sur coup des comptes-rendus superbes et, pour commencer, Lamartine consacra à Mireille 80 pages de son quatrième Entretien de littérature. C'est Reboul de Nîmes et Adolphe Dumas qui avaient recommandé à Lamartine la lecture du volume.

Une simple lecture de *Mireille* suffirait à nous indiquer dans quels ouvrages Mistral est allé puiser sa tournure d'esprit initiale et ses premiers procédés d'écrivain, s'il n'avait avoué lui-même quels ont été au début ses auteurs de prédilection (2). Bien que son talent diffère essentiellement de celui d'Homère, c'est dans Homère et son imitateur Virgile qu'il a découvert l'écho direct de ce qu'il voyait et de ce qu'il sentait. Il nous dit qu'il y a reconnu les mœurs de son pays et qu'il a trouvé la Provence en lisant la Grèce. Il fit de bonnes études et travailla les classiques; mais, malgré cette abondante culture, qui enrichit souvent l'esprit en le démarquant, on peut dire qu'il n'a gardé l'empreinte d'aucune trace de rhétorique et d'aucune espèce de littérature. Rien chez lui ne paraît voulu; il n'a jamais l'air d'exploiter un procédé; jamais il ne s'applique à avoir du talent. C'est la simplicité la plus inconsciente et la plus sublime.

Oui, voilà le miracle: dans notre siècle de surmenage intellectuel, ce lettré français, écrivant en provençal, cet évocateur intense, cet artiste qui se dédouble est un primitif et un antique. Il n'est pas l'homme de son temps, où le talent, sous l'influence d'un dilettantisme à outrance et du renchérissement des écoles, a toujours quelque chose d'artificiel et de compliqué. Ce contemporain a l'air d'avoir deux mille ans. C'est à l'origine des civilisations, dans le mirage des légendes ou les bégayements de l'histoire que naissent les poèmes naturels, qu'ils soient tirés des faits héroïques ou de la vie patriarcale. C'est ainsi qu'a apparu l'*Illiade* et qu'ont été écrites nos *Chansons de geste*. Ici, c'est le contraire. Un poème naît quand la nationalité a disparu et que la langue est littérairement morte. Et quelle œuvre étrange, inattendue, même si on la compare aux poèmes anciens, puisqu'il faut traverser les siècles pour lui trouver des égaux! L'*Illiade* est un poème héroïque. Nos *Chansons de geste* sont des épopées féeriques ou guerrières. En dehors de certaines parties admirables de l'*Odyssée*, qui sont des résurrections très vivantes d'une époque; en dehors de certaines pages des *Travaux et des Jours*, d'Hésiode, et des *Géorgiques*, de Virgile, qui sont des œuvres techniques et descriptives, on chercherait en vain chez les anciens un vrai poème rustique. Au lieu des héros qu'on a chantés, Ulysse, Renaud, Roland, nous avons cette fois la paysanne, la terre, les amours de deux jeunes gens en pleine nature, les mœurs intimes d'un pays. La Henriade, la Pucelle, de Chapelain, Pharamond, Clovis,

Childebrand, Moïse sauvé, la Dunciade, la Franciade, Jocelyn, la Légende des siècles, sont des œuvres voulues, des œuvres de cerveau. Mireille est une production spontanée et de terroir. Mistral n'a même pas cherché le sujet. Il a peint ce qu'il voyait sans y songer, sans rien raffiner; et, par cela même, sa vision a été si forte, l'interprétation si étroite, la fusion si complète entre le tableau et le peintre, que toute une contrée s'est trouvée incarnée dans ce poème. Le *Paradis perdu* n'est pas l'Angleterre; la *Messiede* n'est pas l'Allemagne; malgré les allusions historiques qui datent l'ouvrage, la *Divine comédie* n'est pas l'Italie. Ce sont des productions qu'un autre poète eût pu écrire, mais *Mireille*, *Calendal*, le *Poème du Rhône*, c'est la Provence, rien que la Provence. A côté de cette idylle, *Daphnis et Chloé* n'a plus qu'une signification restreinte, et l'*Hermann et Dorothée* de Goethe n'est elle-même qu'une pastorale courte, où le génie a su mettre un peu de la vie qui manquait à Gessner. Quant aux bergeries françaises, elles n'ont jamais pu s'élever qu'à *Estelle et Némorin*.

*Mireille*, c'est l'épopée domestique, l'œuvre locale-type, éternelle, parce qu'elle contient la grande vérité humaine des caractères et des passions. La répercussion d'un pareil livre devait dépasser la France, et l'auteur, qui croyait n'avoir fait qu'une peinture locale, a connu le plus universel des succès. Ces douze chants vous remplissent l'âme et les yeux; ils prennent des proportions énormes, comme ces lentilles grossissantes qui concentrent de près et diffusent de loin. La vibration qu'on en reçoit persiste en vous, et le souvenir de cette idylle ne quitte plus votre mémoire. La Provence vit là à travers une magie qui rend le trompe-l'œil absolu. C'est Mistral qui, le premier, a fait aimer la terre des pins odorants et des collines roses. Après lui, les félibres, dans leur langue natale, Alphonse Daudet, Arène, Aicard, dans leurs vers et dans leurs romans, ont repris la description des mœurs provençales; mais c'est dans *Mireille*, dans ce raccourci brûlant de soleil, que rayonnent pour la première fois le mirage du Midi et la joie des cigales. La Provence entière est là avec ses veillées en plein air, sa vie rurale, les courses et les fêtes, la récolte des olives, le décoconnage, ses légendes de cours d'amour, ses sorcières de village, la pêche écumeuse, l'hivernage des troupeaux, les cavales et les gardians, le Rhône et les tambourins, les rivalités d'amants et les rendez-vous champêtres, les labourages, les moissonneurs, la Saint-Jean, les farandoles, les fenaisons, la Camargue, le Vaccarès, les Saintes Marie miraculeuses, la Crau miroitante, Arles éblouissant, l'éternelle mer bleue, Saint Trophime, la Madeleine, Saint Maximin, la Sainte-Baume... Que d'évocations splendides défilent à travers cette histoire qui a fait couler tant de larmes! Une jeune fille éprise d'un pauvre enfant et allant mourir devant la plage d'or où les anges et les saintes montent dans le soleil avec le brouillard de la mer! Terre de Provence, seconde patrie française, Grèce de notre beau pays, ton peuple et tes paysages ne mourront plus. Tu es désormais éternellement vivante dans la postérité. Le chant des cigales nous est venu au son d'une lyre qui ne se taira plus. La *Mireille* de Mistral est nôtre; elle est à tous; l'art a transfiguré son image; la musique d'un maître l'a amenée à Paris, où sa voix pure a enchanté les âmes. Les oliviers gris et les cyprès noirs, les maisons blanches sous le torrentiel soleil, les blés étouffants, les couchants de braise, l'or d'une lumière immortelle, les bois endormis dans les nuits mourantes, collines bleues comme des vapeurs, belles filles au profil grec, paysans bruns aux yeux d'aigle, villages sommeillant aux chants des coqs, terres parfumées comme des encensoirs, sécheresse des campagnes palestiniennes, plaines pierreuses broutées des chèvres, ruines violettes dans les crépuscules roses, abeilles bourdonnantes, vallons d'oliviers où se cachent les *mas* déserts, voilà les visions qui se dressent à chaque page de *Mireille*, de *Calendal*, du *Poème du Rhône*. Mais tout cela n'est qu'un cadre, une sorte d'Orient charmeur. Ce qui éternise ce décor inoubliable, c'est, répétons-le, l'éternelle vérité qui fait le sujet de *Mireille*. Comme *Paul et Virginie*, comme *Roméo*

et Juliette, Mireille incarne l'amour vrai, l'amour qui s'ignore et qui s'avoue, la pudeur des premières confidences, la passion malheureuse, l'angélique fidélité d'une créature naïve, punie d'avoir aimé et heureuse d'en mourir. C'est la vie et la tendresse des humbles prise sur nature, telle qu'elle sera toujours à travers les différences des noms, des pays et des milieux. Il n'y a là qu'une histoire banale; mais tous les chefs-d'œuvre sont des lieux communs, et l'art se compose de généralité et non d'exception. Or, dans *Mireille*, les incidents, les péripéties, les caractères ont cette marque générale, cette humanité intérieure donnant à une œuvre une signification symbolique qui l'impose et la rend populaire. Dans un sujet épuisé et vieux comme la déclaration d'amour où l'idylle amoureuse, l'homme qui a trouvé cet aveu de *Mireille* est un artiste consommé:

— Comme un petit enfant qui pleure sans savoir pourquoi, dit-elle, j'ai quelque chose qui me tourmente. Cela m'ôte le voir et l'ouïr. Mon cœur en bout, mon front en rêve et le sang de mon corps ne peut demeurer calme.

— Peut-être, dit le vannier, est-ce la peur que votre mère ne vous gronde d'avoir mis trop de temps à cueillir les feuilles, comme moi, quand j'arrivais tard, déchiré, barbouillé comme un Maure, pour être allé chercher des mûres.

— Oh! non, dit Mireille, une autre peine me tient.

— Ou peut-être, dit Vincent, un coup de soleil vous a étourdie. Je sais une vieille, dans les montagnes des Baux, elle vous applique sur le front un verre plein d'eau, et aussitôt de la cervelle ivre les rayons conjurés jaillissent dans le cristal.

— Non, non! répondit la fille de Crau... Mais à quoi sert de t'abuser?... Vincent, Vincent. Veux-tu le savoir? Je suis amoureuse de toi...

— Ah! que si jolie vous ayez la langue si méchante! dit Vincent, il y a de quoi se jeter par terre d'étonnement. Quoi! vous amoureuse de moi? De ma pauvre vie encore heureuse n'allez pas vous jouer, Mireille, au nom de Dieu! Ne me faites pas croire des choses qui, une fois là dedans enfermées seraient ensuite cause de ma mort Mireille, ne vous moquez plus de moi!

— Que Dieu ne me reçoive jamais dans son paradis, s'il y a un mensonge dans ce que je dis! Va, croire que je t'aime, cela ne fait pas mourir, Vincent! Mais si, par cruauté, tu ne veux pas de moi pour amante, ce sera moi que, malade de tristesse, ce sera moi qu'à tes pieds tu verras mourir.

— Oh! reprend-il, ne dites plus des choses pareilles. De vous à moi, il y a un abîme. Vous, du mas des Micocoules, vous êtes la reine devant qui tout plie. Moi, vannier de Valabrègue, je ne suis qu'un vaurien, Mireille, un batteur de campagne...

On a eu raison d'appeler Mistral l'Homère provençal, en ce sens qu'il est poète à la façon de l'*Odyssée* et qu'il a chanté, comme Homère, sa patrie et les mœurs de son pays; mais ses procédés sont d'essence et de nature très différents. Homère est un descriptif réaliste *continuel*, et il y a chez lui, qu'on me pardonne le mot, un photographe plastique d'un relief persistant. Chez Mistral la description est sobre, perdue dans la substance de l'œuvre, comme les nerfs dans la chair, et il est difficile de l'en sortir. Il peint par traits isolés, par touches rares, par des coups de lumière choisis:

— Mireille était dans ses quinze ans. — Collines de Fontvieille et vous, plaines de Crau, vous n'en avez plus vu de si jolie. — Le gai soleil l'avait éclosé. — Son visage à fleur de joue avait deux fossettes. — Elle avait des tresses noires qui formaient des boucles, et sa poitrine arrondie était une pêche double et pas encore bien mûre.

Mistral est de la famille de Shakespeare, faisant dire à Cléopâtre parlant à son messager:

— Si tu m'apportes de bonnes nouvelles, je te donnerai mes veines les plus bleues à baiser, et à Jessica: — Regardez ce clair de lune qui dort sur ce banc. Je ne suis jamais gaie, quand j'entends une musique douce.



Le ton de Mistral, vous ne le trouverez ni dans Goëthe ni dans Horace, pas même dans Homère, malgré des ressemblances frappantes avec ce dernier, car il n'y a point de talent supérieur qui n'ait quelque chose d'Homère. Théocrite seul rappelle cette couleur particulière, cette simplicité incisive, ces jolis détails séparés, cette admirable fusion de la nature avec les sentiments humains.

A chaque instant, dans *Mireille* et *Calendal*, à travers les récits et les descriptions, l'élan jaillit, le souffle emporte la plume, l'auteur interpelle les êtres et les choses, et l'on sent que ce n'est plus le talent, mais l'âme qui écrit. Relisez la mort de *Mireille*, l'angoisse vous étreint, elle plane sur le récit, elle le prépare, elle l'accompagne. Avec quel art la nature et les larmes des choses, dont parle Virgile sont étroitement mêlées! Il est des artistes qui se résument à la couleur; d'autres écrivent avec de l'imagination; d'autres seulement avec de l'esprit. Mistral écrit avec de la profondeur inconsciente et du retentissement involontaire. Un écho de Dante, le poète condensé par excellence, vibre dans ces strophes merveilleuses. Je relisais l'autre jour la fin de l'épisode de Françoise de Rimini dans l'Enfer:

— En les entendant parler, je me sentis pris d'une telle pitié, qu'il me sembla que j'allais mourir, et je tombai à la renverse, comme tombe un corps mort.

Ne semble-t-elle pas tirée de l'*Enfer*, cette fin tragique d'Ourrias, que Mistral a écrite sur un ton de légende intraduisible? Ourrias l'assassin arrive la nuit aux bords du Rhône; le passeur le prend dans sa barque; mais le bateau s'enfonce, se cabre, va périr.

— Je ne puis plus maîtriser la barque! crie le pilote. Tu as tué quelqu'un, misérable!

— Moi? Qui te l'a dit? Que Satan, si c'est vrai, m'engloutisse dans l'abîme!

— Ah! poursuit le pilote livide, c'est moi qui me trompe: j'oubliais que c'est la nuit de saint Médard. Tout malheureux noyé des gouffres affreux, des tourbillons sombres, dans quelques profondeurs que l'eau l'ensevelisse, sur terre, cette nuit, doit revenir... La longue procession déjà se développe. Les voilà!... Pauvres âmes éplorées! Les voilà! Sur la rive pierreuse, ils montent, pieds nus: de leurs vêtements limoneux, de leur chevelure feutrée coule, à grosses gouttes, l'eau trouble. Dans l'ombre, sous les peupliers, ils cheminent par files, un cierge allumé à la main. Oh! comme ils regardent les étoiles! Du monceau de sable qui les emprisonne en arrachant leurs jambes contractées, hélas! avec leurs bras bleuis, avec leurs têtes où la vase reste encore, ce sont eux qui, tels qu'une tempête, heurtent le bateau de cette rude oscillation. Toujours quelqu'un de plus arrive et gravit avec ardeur la berge. Comme ils boivent l'air limpide, et la vue des Craux, et la senteur qui vient des récoltes! et combien ils trouvent doux le mouvement, en regardant leurs vêtements pleuvoir... Toujours quelqu'un de plus monte de la voirie. Il y a des vieillards, des jeunes gens, des femmes, disait le maître de l'aviron... Comme ils secouent la fange et l'horreur du vivier! des femmes décharnées et édentées; des pêcheurs qui cherchaient à prendre la lamproie et la perche, et qui aux perches et aux lamproies ont servi de pâture. Vois! contemple cet essaim qui glisse, inconsolable, sur la grève... Ce sont les belles jeunes filles, les folles d'amour, qui, se voyant séparées de l'homme aimé, de désespoir ont demandé l'hospitalité au Rhône, pour noyer leur immense douleur. Vois-les!... O pauvres jouvencelles! Dans l'obscurité diaphane palpitent leurs seins nus, avec un tel râle, sous l'algue qui les souille, que de leur chevelure qui voile leur visage à longs flots, je doute encore si c'est l'eau qui ruisselle, ou les larmes amères. Le pilote ne parla plus. Les âmes tenaient une flamme à la main et suivaient, silencieuses et lentes, le rivage. Vous eussiez entendu le vol d'une mouche...

— Maître pilote! mais dans l'obscurité, ne vous semblent-ils pas en recherche? lui dit le Camarguais, pris d'horreur et d'épouvante.

— Oui, ils sont en recherche... Vois! infortunés! comme ils tournent la tête de toute part! Ils cherchent les bonnes œuvres et les actes de foi qu'ils semèrent, nombreux ou rares, à leur passage sur la terre. Dès qu'ils aperçoivent l'objet de leur espoir, de même qu'à la fraîche ivraie nous voyons les brebis courir, ils se précipitent; et, cueillie, entre leurs mains, la belle œuvre devient fleur; et quand pour un bouquet la

moisson est suffisante, à Dieu ils le montrent avec joie, et vers les portes de saint Pierre la fleur emporte celui qui l'a cueillie. Dans la gueule immense de la mort tombés, la tête retournée, ainsi aux noyés Dieu lui même donne un sursis pour se racheter. Mais sous la masse liquide du fleuve sombre, avant que l'aube se lève, en voilà qui retourneront s'ensevelir; renieurs de Dieu, mangeurs de pauvres, tueurs d'hommes, traîtres, troupeau rongé de vers. Ils cherchent une œuvre de salut, et ils ne foulent dans les graviers du fleuve que grands péchés et crimes, sous forme de cailloux où bronche leur orteil nu.

Non, Dante n'a rien de plus beau que cette magique peinture.

On le voit, c'est par la qualité et non par le nombre des coups de pinceau que l'auteur achève sa vision et tire ses effets. Nous n'avons plus guère d'exemples, dans notre littérature, d'un art aussi retenu et aussi sobre. Dans quel interminable empâtement M. Zola eût noyé ce morceau! Quelles pages, même les meilleures, eussent valu ces simples traits:

— Oh! comme ils regardent les étoiles!... Ils cheminent par files sous les peupliers, un cierge à la main!

Nulle part Mistral ne décrit pour le plaisir de décrire, et il serait difficile de trouver une peinture isolée dans ses poèmes. Même les purs tableaux comme la lutte d'Ourrias et de Vincent, sont encore des raccourcis dialogués.

Une chose extrêmement frappante dans la poésie de Mistral, c'est la science avec laquelle il distribue et dose la couleur locale. L'artiste disparaît; le milieu absorbe sa personnalité. Jamais un mot d'auteur ne sort de la bouche de ses personnages. Mistral n'existe plus; il s'est fondu dans l'âme d'autrui, et c'est bien là, je crois, la marque des grands créateurs. Ce trompe l'œil n'est pas seulement saisissant dans la partie dramatique; mais même, comme narrateur confidentiel, quand l'écrivain prend la parole pour son compte, ses comparaisons et ses images sortent toujours du terroir. On ne rencontre cette fidélité de couleur locale, cette continuelle floraison du milieu à travers le sujet que dans les idylles de Théocrite, auquel Mistral est supérieur par le souffle et l'inspiration. Derrière les bergers congratulateurs de Virgile, on entend vaticiner le poète latin. En dehors d'Homère, Théocrite et Mistral sont peut-être les seuls qui aient complètement disparu de leurs œuvres. Jamais vous ne surprendrez l'auteur de *Mireille* en flagrant délit de transposition imaginative. Il y a toujours fusion absolue entre ce qu'il dit et ce qu'il voit:

Il avait le teint brûlé comme une pierre d'église...

Elle était rouge comme une lieuse de gerbes...

Ses dents étaient des grains de sel de Berre...

Vive comme une sauterelle sur un cep de vigne...

La barque se secoue et se tord comme un serpent auquel un pâtre a rompu l'échine d'un coup de pierre...

Le rameur se ploya sur son banc comme un sarment de vigne...

Il resta interdit comme un oiseau fasciné qui tombe des nuages...

Le mont Ventoux se lève entre les montagnes comme un vieux chef des pasteurs qui regarde ses troupeaux...

La Crau est pleine de cailloux comme un buisson de petites prunes sauvages...

Vincent droit comme un roseau de Durance...

Couché dans l'herbe comme un chat sauvage...

*Mireille* belle comme le beau jour de Pâques...

La liqueur coula dans la tasse comme un fil d'or...

Pendant que Nore chante, les jeunes filles au refrain partaient en chœur telles quand, d'une cigale bruit la chanson d'été, toutes les autres reprennent en chœur...  
Et les autres jeunes filles l'accompagnaient d'un penchement de tête comme les touffes de souchet qui, pendantes et dociles, se laissent aller ensemble au courant d'une fontaine...

La crinière des chevaux flotte comme les touffes des marais...  
Sa ceinture bariolée comme un dos de lézard...

Les mûriers sont pleins de filles comme un vol de blondes abeilles que le soleil égaye...  
Je tords l'osier, dit Vincent à Ourrias. Je vais tordre ta gorge. Fuis ou, par saint Jacques! tu ne reverras plus tes tamaris. Tu n'as que la langue. Tu n'ôterais pas un âne de la lisière d'un champ...

Leurs flancs battent comme l'aile d'un outardeau...  
Leurs jambes s'arc-boutent comme les piles du pont du Gardon...  
Vincent bondit et rebondit autour de lui comme une trombe tourbillonnante...  
Ourrias le saisit, le lance derrière l'épaule comme le blé avec la pelle...

Dans la mer lointaine et clapoteuse, elle voyait croître l'église blonde, comme un vaisseau qui cingle vers le rivage...

Isolées des phrases qui les entourent, ces comparaisons assidues peuvent sentir le procédé; mais elles répondent si bien au texte et au caractère des personnages, que leur continuité finit par donner une grande impression. Il fallait l'outréculance de Perrault pour critiquer dans Homère ce genre d'images locales, ou pour les défigurer dans des alexandrins bien peignés comme a fait Lamotte (3). Il n'y a pas, dans toute la littérature grecque et latine, un morceau plus grandiosement beau et d'une beauté plus antique que la moisson de *Mireille* (4). Quant à la mort de Mireille, c'est un récit inimitable d'émotion et de douleur. Le secret d'une pareille facture échappera toujours à l'investigation de la critique la plus lucide. Quand on quitte ces pages, les yeux pleins de larmes, et qu'on veut classer ce talent, on songe à Shakespeare, au roi Lear, au sommeil de Juliette, au vieux Priam redemandant le corps d'Hector, à la mort de Virginie, aux scènes immortelles que l'art a fixées dans la mémoire des hommes; et la certitude vous vient que *Mireille* est bien certainement un chef-d'œuvre. C'est que Mistral n'écrit pas comme les autres. Il rappelle bien par endroits Hésiode et Homère, surtout Théocrite; mais il n'imité personne. Son œil, habitué aux espaces libres, voit les choses triées et choisies, les détails rares et frappants. Il n'accumule pas les coups de pinceau, et cependant le tableau est complet; il a le mot qu'il faut dire, le trait qui porte, le coup de pouce qui achève; il a ce qui ne s'apprend pas et ce qui est l'art. Prenons, par exemple, cette comparaison de Mireille:

— Comme une orge appesantie par ses épis, tous se prosternent dans la poussière.

Changez *appesantie par ses épis*, l'image rentre dans les choses déjà dites, et nous aurons cette phrase sans relief: — Ils se prosternent comme les blés qui ondulent. Ailleurs, le poète, comparant la poitrine de Mireille à une pêche double, ajoute: et pas encore bien mûre, ce qui dégage toute la saveur de l'idée.

Vincent, pâle, se dresse sur les orteils et crie de désespoir devant Mireille morte:

— Qu'ai-je fait à Dieu pour être si malheureux? Ai-je coupé la gorge à celle dont je tétai la mamelle? M'a-t-on vu allumer ma pipe, dans une église, à la veilleuse.

Et quand Mireille meurt, assise sur la terrasse de l'église:

— En ce moment tout était calme. On n'entendait *sur la dalle* que *l'oremus* du prêtre. Et la mer, à belles ondes, lentement venait *se rompre*, avec un long bruissement.

C'est le soulignement d'un trait principal, l'art de pousser un détail qui produit cette intensité de sensation. Vouloir tout dire est un défaut des littératures en décadence. Dix pages ne sont pas plus évocatrices que dix lignes bien faites; et La Fontaine, remarquable par la qualité, sera toujours supérieur à ceux qui mettent leur talent dans la quantité. Le génie est simple; la sobriété est son instinct. Personne n'est forcé de dire beaucoup; il s'agit de dire peu, mais de donner de la valeur à ce qu'on dit. C'est en cela qu'excelle Dante.

Chaque épisode de *l'Enfer* se détache et se groupe en bas-relief, grâce à la tournure, à la frappe spéciale des mots, dont le caractère disparaît malheureusement dans une traduction ordinaire.

L'art de la narration est donc chez Mistral d'une grande simplicité, et quelques lignes lui suffisent pour faire un tableau, précisément par l'effet total du trait à part, du trait isolé.

Mireille, avec l'huile des oliviers, leur assaisonne un plat de fèves. Elle vint ensuite en courant le leur apporter de ses mains.

Et ceci:

— Au donjon de ma tourelle, dit une jeune fille qui rêvait d'être aimée d'un prince, sans couronne ni mantille, avec mon prince j'aimerais à monter. Seule, avec lui, ce serait une chose délicieuse que de perdre au loin sa vue, contre le parapet, coude à coude, appuyés.

Et ailleurs, la moisson:

— Les ardentes lieuses vite ramassaient les poignées d'épis et, vite, pressant la gerbe d'un coup de genou, la jetaient derrière elles.

Relisez le combat d'Ourrias:

— Fais ta prière!...

Et il le perce de son fer. Avec un grand gémissement le malheureux vannier roule de tout son long sur l'herbe. Et l'herbe ploie ensanglantée et, de ses jambes terreuses, les fourmis des champs font déjà leur chemin...

On ne peut avec moins de mots accumuler une série de visions plus rapides et mieux montrer par un détail brusque l'allongement d'un corps mort. Un tel procédé de peinture est bien près d'être du génie, quand il caractérise une habitude d'écrire et qu'on le retrouve à chaque page d'un auteur. Voici le portrait de Vincenette:

— Les animaux de la rivière n'avaient pas plus peur d'elle que des joncs tremblants. Pauvrette! c'était la fille de maître Ambroise, Vincenette. Ses oreilles, personne encore ne les lui avait percées Elle avait les yeux comme de petites prunes et le sein à peine enflé, épineuse fleur de câpre que le Rhône amoureux aimait à éclabousser.

Et ailleurs:

— Mireille était si jolie, que si elle allait à Arles, les jeunes filles de son âge se cacheraient en pleurant, car après elle on avait brisé le moule.

Ce don de grouper les sensations fortes atteint toute son éloquence, quand le poète décrit la nature. C'est là qu'apparaît la qualité essentiellement grecque et classique de son talent, notateur sobre et minutieux ou interpréteur au large souffle des vastes paysages. Vincent passe la soirée à raconter sa vie à Mireille:

— Ainsi s'écoulait la veillée. La charrette dételée projetait l'ombre de ses grandes roues non loin de là. De temps à autre, dans les marécages, on entendait tinter une clochette, et la chouette, qui rêve, au chant du rossignol ajoutait sa plainte.

Un mot suffit à Mistral pour évoquer la chaleur torride du Midi:

— Le soleil fait danser les galets de la Crau.

Homère seul a des paysages d'une largeur comme cette fin de jour sur le désert de la Crau: — La Crau était tranquille et muette. Au loin, son étendue se *perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu*. Les cygnes, les macreuses lustrées, les flamants aux ailes de feu venaient de la clarté mourante, le long des étangs, saluer les dernières lueurs.

On croit lire du Théocrite quand on entend Vincent supplier son père d'aller demander Mireille en mariage:

— Père, partez; allez au mas des Micocoules et vite, vite, à ses parents racontez tout, tel que c'est. Dites-leur qu'on doit se soucier de savoir si l'homme est honnête et non s'il est pauvre. Dites-leur que je sais biner, ébourgeonner les vignes, labourer les terrains pierreux. Dites-leur encore que leurs six paires de bœufs sous ma conduite creuseront double. Dites-leur que, je suis homme à respecter les vieillards. Dites-leur que, s'ils nous séparent pour toujours, ils ferment nos cœurs et, tant moi qu'elle, ils nous enterrent.

Et cette description de la chaleur:

— Le blond rayonnement du soleil qui scintille fait comme des essaims, des essaims furieux, des essaims de guêpes qui volent, montent, descendent et tremblotent comme des lames qui s'aiguisent.

Ailleurs c'est la brise d'été qui frôle au jour tombant les hautes barbes des épis, quand sous le mol chatouillement ils se trémoussent d'amour comme un sein qui tressaille.

Et plus loin, maître Ambroise racontant ses travaux:

— La journée était commencée avant l'aube, et la lune des soirées nous a vus plus d'une fois ployés sur la charrue.

Ce ton antique qu'on retrouve chez ce descendant naïf des Grecs, il n'est pas seulement dans les mots, mais dans la façon générale de sentir et de voir. Nos modernes écrivains, je parle des meilleurs, procèdent bien, eux aussi, de l'antique et leurs plus belles descriptions sembleraient parfois calquées sur Homère, si leur talent ne délayait la goutte de liqueur qu'on leur a transmise; ils ont étendu la couleur, ils ont traité le morceau, exploité la mine ouverte. Dans Mistral le filon se retrouve à l'état pur.

Mais l'auteur de *Mireille* n'est pas seulement un peintre évocatif de la nature, c'est aussi un poète lyrique au souffle débordant d'enthousiasme. Cette grandeur exceptionnelle, qui n'est ni dans Aubanel ni dans Roumanille et qui éclate dans le *Tambour d'Arcole*, le *Psaume de la pénitence* et le *Jugement dernier* (5), si on l'étudie de près, on voit qu'elle naît encore de sa simplicité.

C'est l'application des mêmes procédés qui, suivant les sujets et les pensées, produit ce retentissement extraordinaire. Nous ne sommes plus alors dans *Mireille*, nous sommes dans la Bible, et la sensation que nous donne Mistral nous recule jusqu'à l'époque où la parole de Dieu inspirait les pastorales sacrées.

Relisez ce portrait d'un berger de la Crau, et citez-moi un artiste moderne qui ait écrit de pareilles pages:

— Et avec ses blancs et grands chiens de parc, qui le suivaient dans les pâturages, les genoux boutonnés dans ses guêtres de peau, et l'air serein et le front sage, vous l'eussiez cru le beau roi David, quand, vers le soir, au puits des aïeux, il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux.

Quant au *Jugement dernier*, qui se trouve dans les *Iles d'or*, le début égale le *Dies irae*: — La trompette sonne par les vallées; les étoiles pleuvent du ciel et soudain toutes les tombes ont renversé leurs couvercles.

Nous sommes à la fin du monde, et tout ce que nous avons fait doit passer par le grand crible au vent de Dieu qui va souffler. Tous les morts se réveillent en sursaut, et les cloches vont pleurant; toutes les villes s'écroulent, et il n'y a plus d'heure au cadran.

Quand Mistral prend ce ton, l'énergie des images est inexprimable, et il arrive à des évocations de premier ordre, comme dans sa Madeleine à la Sainte-Baume:

— Dans l'éloignement, la vois-tu, celle qui, ses bras blancs serrés contre elle, prie au fond d'une grotte?... Ah! pauvre infortunée! Ses genoux se meurtrissent à la roche dure, et elle n'a pour tout vêtement que sa blonde chevelure, et la lune la veille avec son flambeau pâle. Et, pour la voir dans la grotte, la forêt se penche et fait silence; et des anges, retenant le battement de leurs cœurs l'épient par un interstice; et lorsque

sur la pierre tombe en perle un de ses pleurs, en grande hâte ils vont le recueillir et le mettre en un calice d'or. Assez! assez! ô Madeleine! Le vent qui respire dans les bois t'apporte depuis trente années le pardon du Seigneur. De tes pleurs, la roche elle-même pleurera éternellement; et tes larmes, éternellement sur tout amour de femme, comme un vent de neige, jetteront la blancheur.

En voulant localiser dans *Mireille* les mœurs rustiques, Mistral a écrit une idylle immortelle. Dans *Calendal*, c'est la légende et l'âme de la Provence qu'il ressuscite, ses traditions et ses paysages, la même couleur natale vue à travers des récits d'histoire et des incidents héroïques. *Calendal* est un héros d'un autre âge qui exécute de miraculeux travaux pour conquérir sa fiancée Estérelle, errante comme une fée dans les montagnes arides où son malheur l'a exilée. On a voulu y voir un mythe, une sorte d'allusion, la conquête de la langue provençale. Sans exagérer ce côté allégorique, il est certain que le second poème de Mistral a, dans sa conception et ses développements, des caractères généraux qui n'ont plus rien de commun avec *Mireille*. Là défilent les travaux les plus brillants, la pêche de thons, la joute, l'épisode de Guillaume d'Orange, les marches, les sièges, les forêts colossales, les contrebandiers, les brigands, les jeux de la Fête-Dieu, les vieux châteaux nobiliaires, les enlèvements, les combats, les incendies. Ce poème d'aventures a plus d'étendue que *Mireille*, moins de grâce peut-être, mais autant de force, et il abonde en morceaux superbes. La même qualité d'inspiration anime cette résurrection originale, d'une saveur profonde, bien que sortie cette fois de l'imagination et non du cœur de Mistral. Mais le sujet décide la fortune d'un ouvrage, et *Calendal* ne pouvait avoir la popularité de *Mireille*. L'auteur est encore ici fidèle à ses procédés de simplicité antique qui sont la marque de son style. On n'oublie plus l'apparition de la fée Estérelle, racontée par *Calendal* (6), la sublime apostrophe aux arbres de la forêt (7), la pêche (8) et les descriptions de la chaleur (9). Le sens de la nature semble même s'être aiguisé; la peinture y est toujours aussi sobre, mais plus continue (10). Ce qui domine encore, c'est la couleur locale, qui vivifie l'élément merveilleux du poème. Le ton antique, dont nous parlions tout à l'heure, demeure le même dans *Calendal*. On croirait parfois relire *Mireille*. Le génie de Mistral d'ailleurs est toujours resté égal à lui-même, quels qu'aient été ses compositions et ses sujets.

Il y a dans *Nerte*, cette ravissante histoire d'une jeune fille vendue au démon par son père, des pages qui peuvent passer pour les plus belles qu'ait écrites l'auteur de *Mireille*. Et quelle résurrection éblouissante dans ce *Poème du Rhône* la plus raffinée, la plus ingénument épique des œuvres de Mistral, qui mériterait une étude à part dans un examen général de ses productions! C'est avec la tradition d'un pays qu'il a tramé la soie chatoyante, vivante et éternelle de ce récit imagé où il raconte le cours d'un fleuve! Mais c'est dans les *Iles d'or* que son lyrisme atteint la délicatesse la plus nuancée, la grâce la plus tendre, et que son habileté inépuisable se plie aux rythmes les plus difficiles. C'est là qu'on peut lire la *Fin du moissonneur*, dont l'ampleur dépasse Virgile, et la *Communion des saints*, ce chef-d'œuvre supérieur aux *lieds* de Heine et à toutes les ballades de Goethe et de Schiller:

— Elle descendait en baissant les yeux l'escalier de l'église de Saint-Trophime. C'était à l'entrée de la nuit. On éteignait les cierges des vêpres. Les saints du portail de pierre, comme elle passait, la bénirent, et, de l'église à sa maison, avec les yeux l'accompagnèrent. Car elle était sage à ne pouvoir le dire, et jeune et belle; et, dans l'église, personne peut-être ne l'avait vue parler ou rire. Mais quand l'orgue retentissait, pendant que l'on chantait les psaumes, elle croyait être en paradis et que les anges la portaient. Les saints de pierre, la voyant sortir tous les jours la dernière sous le porche resplendissant et s'acheminer dans la rue, les saints de pierre

bienveillants avaient pris en grâce la fillette, et, la nuit, quand le temps est doux, ils parlaient d'elle dans l'espace...

Encore une fois, nous n'avons pas voulu, dans cette étude, analyser l'action de Mistral comme chef d'école et examiner l'avenir littéraire d'une langue que ses œuvres ont si magistralement ressuscitée. De pareilles considérations nous eussent entraîné trop loin. Aubanel, Roumanille et leurs continuateurs mériteraient assurément une discussion sérieuse, car leur influence a été considérable dans l'évolution de la littérature méridionale. On trouvera, d'ailleurs, sur l'extension du félibrige, son succès et ses résultats, les renseignements les plus complets dans l'ensemble des numéros de *la Revue félibréenne*, de M. Paul Mariéton, qui a publié sur la Provence de curieux travaux de résurrection, des livres très artistes, et qui prépare une *Histoire littéraire du Midi* en deux volumes. Sa *Terre Provençale*, notamment, un récit de route écrit d'une plume mordante et cursive contient une exposition extrêmement documentée du félibrige et du rôle de Mistral. On ne peut plus désormais séparer le nom de Mistral de M. Mariéton. Le disciple a si énergiquement secondé les idées du maître; il a propagé avec une si infatigable persévérance la diffusion de la littérature provençale, par ses œuvres personnelles et la publication de sa *Revue*, qu'une des premières places doit lui être faite dans le mouvement félibréen.

Notre but, dans ce court article, a été de dégager la beauté du génie de Mistral. Nous avons voulu, en exposant les secrets et les raisons de son talent, imposer l'évidence de sa force, indiquer techniquement les procédés de son art, non pas dans sa production totale, mais dans ses meilleures pages, et donner ainsi une sorte de démonstration critique qui justifie la renommée de l'auteur de *Mireille*.

Mistral ne mourra pas. Son nom et ses ouvrages iront à la postérité. Il restera non seulement une illustration provençale, mais une gloire française. Représentant direct de l'art antique, chantre du plus beau pays de France, incarnant les traditions et les mœurs d'une race, il laisse des figures vivantes qu'on saluera comme des types éternels d'idéal et de vérité. Il a peint des scènes immortelles, il a créé une littérature, il a ressuscité une langue. Avec Lamartine et Hugo, c'est un des plus grands poètes de notre siècle.

Paris 1er mai 1907.

## Notes

1. Il existe en Allemagne une grammaire de la langue des félibres.
2. Dans la dédicace de *Mireille*, Mistral se nomme lui-même humble écolier du grand Homère.
3. Une différence essentielle entre Homère et Mistral, c'est qu'Homère n'a presque pas de comparaisons courtes; toutes ont une queue, comme disaient les partisans des Modernes, tandis que celles de Mistral sont presque toujours des raccourcis.
4. Ch. IX.
5. Mistral, *Les Iles d'or*.
6. — J'étais sous le rocher. Tout à coup, levant la tête par hasard vers la corniche de l'escarpement, debout dans la splendeur, avec le roc pour marchepied, j'aperçois une femme jeune et belle, en plein azur... A mes paupières je passe la main, vite encore je

regarde; elle avait disparu. Mais cette clarté non pareille, l'extrême beau et l'adorable qui rend pensifs, bien des fois, nos vingt ans, ce rêve qui prend forme dans les éclairs de l'âme obscure, cette vision qui enhardit dans la voie de l'honneur l'apprenti le plus simple, venait de naître en chair à mes regards!

7. Chant VII.

8. Chant III.

9. Chant III.

10. Chant VII.

**© CIEL d'Oc – Octobre 2010**